

# Collection Bouthillier-Labrie

## HISTOIRE D'UNE COLLECTE ET DE SA MISE EN LIGNE

*En 1971, Robert Bouthillier et Vivian Labrie, alors étudiants à l'Université Laval de Québec, entament une collecte de chansons et de contes qui va les mener dans la Péninsule acadienne, où ils effectueront leur plus grande enquête entre 1974 et 1979. Début 2026, près de cinquante ans plus tard, cette collecte a été mise en ligne, par l'intermédiaire d'Éva Guillorel, dans le cadre du grand projet « Trois siècles de migrations francophones en Amérique du Nord ». Retour sur cette aventure au long cours.*

### **Musique Bretonne : Comment avez-vous commencé à collecter ?**

**Robert Bouthillier :** Ce sont les études qui nous ont amenés vers le terrain. Pour ma part, j'ai débuté en 1970 un cursus d'études canadiennes à la faculté des lettres de l'Université Laval de Québec. Ce cursus comprenait un programme d'ethnographie traditionnelle autour de la matière orale, en lien avec un centre de documentation, d'archives et de recherche qui s'appelaient les Archives de Folklore de l'Université Laval. Ces archives avaient été créées en 1944 par un professeur qui était toujours en activité à l'époque, Luc Lacourcière qui, quelque part, a été un peu mon maître. Son objectif était d'archiver toute cette matière orale pour faciliter la recherche et l'enseignement. Il avait lui-même beaucoup collecté dans les années 1940-1950, à la suite d'un autre grand chercheur, Marius Barbeau, dans les années 1910-1920. Un des exercices qui nous était proposé et même fortement conseillé, en tant

qu'étudiants dans ce programme, était d'aller à la recherche de cette matière traditionnelle, folklorique – le terme n'avait, au Québec et à l'époque, rien de péjoratif – auprès de porteurs de traditions, et de l'enregistrer pour dépôt aux archives.

**Vivian Labrie :** De mon côté, quand j'ai rencontré Robert, j'étudiais la psychologie et je me suis prise de passion à mon tour pour les traditions orales. C'est ainsi que je l'ai accompagné dès ses premières collectes. La première dans le comté de Bellechasse, pas très loin de Québec où nous habitons, puis dans la région de Lanaudière, entre autres. Certaines des personnes rencontrées sont devenues des amies, nous avons envie d'en savoir plus long, nous entretenons les relations.

**R.B. :** En 1974, il nous a fallu chacun entamer nos mémoires de maîtrise et là, c'est devenu un peu plus sérieux. Cela supposait de définir un sujet, un terrain, et d'entreprendre une enquête plus

systematique. J'ai choisi pour sujet la transmission des mélodies folkloriques dans une même famille. Et pour cela, il fallait que je trouve une famille dont les parents ou les grands-parents avaient été collectés par d'autres afin d'étudier auprès des descendants ce qui avait été transmis, ce qui était resté stable, ce qui avait varié, etc. Luc Lacourcière m'a alors conseillé d'aller en Acadie rencontrer les descendants de Benoit (dit « Ben ») Benoit, qu'il avait collecté 20 ans auparavant.

**V.L. :** Je m'étais alors orientée vers la psychologie sociale expérimentale, et lorsque nous avons commencé les enquêtes en Acadie, mon sujet de mémoire s'est précisé autour de la mémorisation du conte. Robert et moi partageons le même intérêt pour le savoir des gens. Nous avions cette conviction commune que les gens savent des choses extraordinaires, que le savoir n'est pas porté que par des élites. Chaque rencontre nous touchait au cœur et puis il y avait, bien sûr, la beauté de ce qui était recueilli, et enfin, le plaisir de marcher dans les pas d'autres collecteurs qui avaient effectué des collectes similaires et nous avaient communiqué leur enthousiasme. Luc Lacourcière, Roger Matton, Conrad Laforte, Jean-Claude Dupont, Jean Du Berger [chercheurs et enseignants à l'Université Laval] ont été très inspirants pour nous.



■ À Tracadie (Nouveau-Brunswick) en 1977. Ci-contre, Robert Bouthillier enregistrant Suzanne Brideau, qui a livré pas moins de 476 items – des chansons et quelques contes – entre 1976 et 1979.

Ci-dessous, Vivian Labrie à l'écoute d'Hilaire Benoit, fils aîné de Ben Benoit, en pleine narration d'un de ses grands contes (photo Robert Bouthillier).

L'un et l'autre figurent parmi les plus importants contributeurs à la collection.

**M.B. :** *Votre principal terrain d'enquête a donc été l'Acadie. Mais qu'est-ce que l'Acadie ? On entend que vos interlocuteurs ont un accent différent de celui des Québécois...*

**R.B./V.L. :** Le Québec et l'Acadie sont deux aires francophones du Canada, mais l'histoire de leur peuplement n'est pas la même. L'Acadie réfère aujourd'hui principalement à un ensemble de communautés dont les foyers de peuplement sont dispersés dans les provinces atlantiques canadiennes. Cela vient du fait qu'au milieu du 18<sup>e</sup> siècle, les émigrés de France qui s'étaient installés sur la côte sud de la baie de Fundy, à l'ouest de l'actuelle Nouvelle-Écosse, au 17<sup>e</sup> siècle, et vivaient en bonne intelligence avec les Premières Nations, ont été chassés brutalement par les conquérants anglais en 1755, événement historique connu sous l'appellation Déportation des Acadiens, que ceux-ci nomment plutôt « Le Grand Dérangement ». Ils ont dû fuir vers d'autres colonies de la Nouvelle-France ou ailleurs. D'autres ont



été déportés par bateaux vers les colonies britanniques – futurs États-Unis – ou la France. Cependant, à la fin du 18<sup>e</sup> siècle, une partie de ceux qui étaient partis ou s'étaient cachés sont revenus et se sont installés sur de nouvelles terres, dont la Péninsule acadienne [au nord-est de l'actuel Nouveau-Brunswick]. On y trouve aujourd'hui une culture francophone solide. La présence de familles anglophones d'origine

britannique, dont des Irlandais catholiques chassés de chez eux par la famine, avec certaines affinités, dont celle de la religion, ont fait qu'une mixité s'est créée, assortie de la particularité que plusieurs de ces familles se sont francisées avec le temps. Les habitants de la région de Tracadie, la localité où vivait le chanteur Ben Benoit, sont en grande partie issus de cette diaspora acadienne.

**M.B. :** *Avez-vous commencé la collecte en Acadie en allant voir la famille de Ben Benoit ?*

**R.B. :** Luc Lacourcière, accompagné par Félix-Antoine Savard et Roger Matton, avaient enregistré quelque 165 items auprès de Ben Benoit entre les années 1955 et 1958. C'était une base suffisamment conséquente pour donner matière à l'étude de la transmission de ce répertoire. Luc Lacourcière m'avait indiqué les coordonnées de son fils aîné, Hilaire Benoit, qui vivait lui aussi à Tracadie. Et voilà, nous y sommes allés. C'était à 800 kilomètres de chez nous, donc loin quand même ! Ce n'était pas comme se rendre dans le village d'à côté, c'était un vrai voyage. Nous avons donc rencontré Hilaire, puis trois ou quatre de ses frères et sœurs. On nous a signalé, de proche en proche, d'autres personnes de la

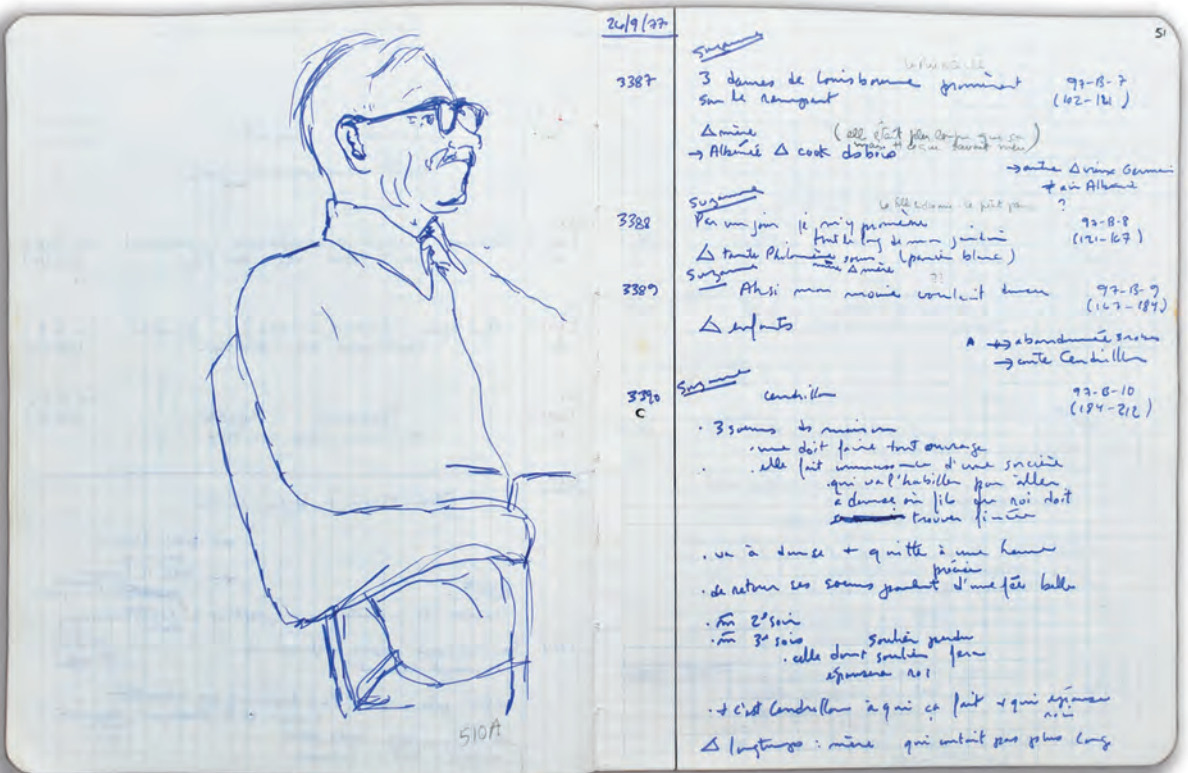
même localité ou des environs, et ainsi de suite. Comme tout le monde se connaissait, cela a fait boule de neige. Objectivement, nous aurions pu ne rencontrer que la famille Benoit, leur poser quelques questions, nous en tenir à notre problématique, mais voilà, nous nous intéressions aux legs d'interprètes ayant fait preuve d'un large répertoire dans les collectes antérieures, alors ça s'est fait tout naturellement... Il y avait tellement de chanteurs, chanteuses, conteurs et conteuses ! Alors, nous avons continué et le cercle de nos interlocuteurs s'est agrandi, agrandi. Dans ce seul secteur, nous avons finalement enquêté de 1974 à 1979. Au début, c'étaient de courts séjours, puis plusieurs semaines pendant cinq étés.

**M.B. :** *Peut-on dire que c'est là-bas que vous avez effectué votre*

*plus grande enquête ?*

**R.B. :** Oui, pour donner un ordre de grandeur : sur les 340 personnes que nous avons pu enregistrer et qui figurent dans notre collection, environ 160 l'ont été dans la Péninsule acadienne. Et sur les 4521 enregistrements actuellement référencés, plus de 3500 ont été recueillis là-bas. Certaines personnes nous ont interprété deux chansons, d'autres plusieurs dizaines, voire davantage (deux chanteuses nous en ont chanté plus de 400 !). Au bout d'un moment, j'ai perdu le fil de ma problématique, je voulais travailler sur le répertoire de cette région mais à l'échelle de la Péninsule, cela faisait tant de monde ! Je me suis noyé là-dedans et je n'ai jamais rendu ma thèse. Par ailleurs, nous avons documenté méthodiquement nos collectes, qui ont été déposées au fur et à mesure

■ Extrait d'un carnet de terrain. Séance du 26 septembre 1977 chez Suzanne Brideau avec son frère, Albénie Morais, croqué ici par Vivian.



■ Ci-contre, Vivian et Robert avec Sandy et Lydia Jones en 1977. Ci-dessous, Alvina Brideau, de Saint-Iréné, et son fils Régille en arrière-plan, en 1977 (photo Robert Bouthillier).

aux Archives de Folklore de l'Université Laval, et à force de fréquenter ce répertoire, j'en suis devenu moi-même un porteur et transmetteur.

**V.L.** : Il faut dire aussi qu'on était jeunes, dans la jeune vingtaine. Les gens nous accueillait comme si nous étions des membres de leur famille. Cela a été une expérience humaine forte. Nous rencontrions des personnes extraordinaires, accueillantes, nous rencontrions des répertoires... Et le répertoire attire le répertoire. Quand nous allions chez quelqu'un, que nous parlions de ce que nous avons recueilli, la personne nous disait : « Ah, moi aussi, je connais ça. » Autrement dit, il y avait à la fois la rencontre des gens et l'exploration d'un répertoire collectif.

Nous vivions souvent dans ces rencontres de grands moments de convivialité. Parfois, nous arrivions dans la journée chez les gens et nous n'en partions que très tard le soir. C'était comme une longue veillée.

**Éva Guillorel** : Le fait que vous veniez a aussi généré une dynamique, remis en place des veillées. Parce que vous avez rassemblé des gens qui ne seraient pas forcément réunis, en tout cas à cette période-là.

**R.B.** : Il y a eu un effet catalytique, bien sûr, mais on avait encore la chance d'avoir des gens porteurs de ces répertoires, alors que la télé avait pris beaucoup de place dans les foyers. Par exemple, quand nous sommes arrivés en 1974 chez Hilaire Benoit, la télé jouait à plein



volume. Par le passé, il avait beaucoup chanté et conté, la mémoire était là, et Hilaire s'est trouvé prêt à reconstituer peu à peu son répertoire et à apporter sa contribution à son tour, comme son père l'avait fait auprès de Luc Lacourcière, le grand Luc, comme les gens l'appelaient, qui avait laissé un très bon souvenir dans la famille. Il y a eu beaucoup de cas particuliers mais effectivement, le catalyseur a fonctionné.

**E.G.** : Il y a une histoire que vous racontez souvent, c'est votre rencontre avec Alvina Brideau.

**R.B.** : Ce serait trop long de tout raconter, mais oui, lorsque nous avons rencontré cette dame, elle nous a conté un conte, chanté quelques chansons, puis nous a dit : « Revenez l'année prochaine. » Et quand nous sommes revenus, elle et sa famille avaient passé tout l'hiver à se remémorer des choses, et hop, en un été, elle a pu nous chanter près de 300 chansons !

**V.L.** : Pour les contes, c'était particulier. Comme je l'ai dit, j'ai d'abord préparé un mémoire en psychologie sociale, qui a conduit ensuite à une



■ En 2019, Robert présente des documents recueillis quarante ans auparavant auprès de Laurette Doiron à son fils Patrice, entouré de sa compagne, de son neveu et de l'épouse de celui-ci (photo Éva Guillourel).

thèse de doctorat sur la mémorisation et la circulation des contes de tradition orale au Québec et en Acadie. Je m'intéressais à la question de la mémoire, comment les conteurs apprenaient et transmettaient les contes. Cela m'a amené à de petites expérimentations et j'ai compris, par exemple, que les conteurs et conteuses, souvent peu ou pas alphabétisés, ne percevaient pas les contes comme un texte, mais plutôt comme un voyage, comme s'ils suivaient le chemin des personnages dans le conte. Le fil de la narration devient autre chose quand on comprend cela. En fait, notre travail n'était pas seulement de collecter des répertoires mais de faire appel à l'intelligence des gens, à leur expérience, leur expertise, comme conteur ou chanteur. On apprenait d'eux. C'était un travail d'intelligence collective qui s'est

mis en place. C'est pour cela que je dis souvent que cela a été notre « université d'Acadie ».

**M.B. :** *Vous avez achevé cette enquête en 1979. Qu'est-elle devenue ?*

**R.B. :** Nous l'avons déposée aux Archives de Folklore de l'Université Laval et, bien que restant en prise avec la tradition orale, nous sommes passés tous les deux à de nouveaux engagements sur nos parcours respectifs. Nous sommes l'un et l'autre retournés en Acadie quelques fois en trente ans, sans toutefois réamorcer un processus de collecte. Les contacts se sont espacés, mais les amitiés sont restées vivantes. Et puis, en 2017, j'ai publié l'album *Temporel/Intemporel*. J'y chantais des chansons collectées, seul, a cappella, principalement des versions de chansons recueillies en

Acadie. Un DVD joint proposait un dossier d'accompagnement avec des documents, des photos, des MP3... J'ai alors voulu retourner en Acadie pour l'offrir aux personnes enregistrées ou à leurs descendants. Éva m'accompagnait et nous sommes allés voir quelques personnes, dont les trois familles principales, les Benoit, les Brideau et les Sonier.

**E.G. :** Juste une anecdote. La première fois que j'ai accompagné Robert, c'était en 2007 et nous sommes allés rendre visite à Marie Sonier, l'épouse de Livain Sonier, fils d'un grand chanteur, Henri Sonier. Et en discutant avec elle, elle m'a dit : « Robert et Vivian, ce sont comme mes enfants. » En 2017, j'ai été encore plus frappée par les traces que Robert et Vivian avaient laissées. Nous allions frapper à la porte des gens sans nous annoncer et dès qu'ils voyaient Robert, ils disaient :

« Ah Robert Bouthillier ! » alors qu'ils ne l'avaient pas vu depuis trente, voire quarante ans. Et deux minutes plus tard, ils racontaient des anecdotes, des souvenirs qu'ils avaient de leurs enquêtes.

**R.B.** : En 2017, donc, je montre aux gens le CD, le DVD. Ils n'avaient pas tous d'ordinateurs, alors pour regarder les documents du DVD, de petites réunions familiales se sont organisées, une chez Yvette LeBouthillier (fille de Marie et Livain Sonier), une autre chez Yolande Brideau (fille d'Alvina et Onésime Brideau), et d'autres. On voyait à quel point c'était important pour eux. Et une des personnes nous a dit : « Vous devriez la mettre sur Internet, votre collection. » Je suis resté sans réponse parce qu'aux Archives de Folklore, rien n'avait été mis en ligne, et moi-même, je n'y avais pas pensé, parce que dans le monde universitaire, ce n'était pas dans les usages. Et puis comment le faire, avec quels moyens ?

**E.G.** : Oui, nous sommes habitués, ici en France, à des enregistrements accessibles, particulièrement en Bretagne avec tout ce qu'a fait Dastum. D'où un hiatus encore plus important avec la situation au Canada, qui dispose d'énormes collections sonores mais où rien n'était alors disponible en ligne. À partir de 2017, nous avons sondé quelques chercheurs et nous sommes allés voir Robert Richard, archiviste du Centre d'études acadiennes de l'Université de Moncton. Personne n'avait l'air de trouver que c'était prioritaire et, de toute façon, il n'y avait

pas d'argent. Bref, l'idée était un peu retombée.

**M.B.** : *Alors, comment la mise en ligne de la collection a-t-elle pu aboutir ?*

**E.G.** : Un jour, j'ai été contactée par Yves Frenette, professeur d'histoire à l'Université de Saint-Boniface au Manitoba, dans l'ouest du Canada, qui avait assisté à une intervention de Robert et moi lors d'un colloque en 2013 sur les 250 ans du traité de Paris mettant fin à la Nouvelle-France. Il me sollicitait car il montait le projet « Trois siècles de migrations francophones en Amérique du Nord, 1640-1940 », un énorme projet de recherche, doté d'un financement important, avec toute une équipe internationale, essentiellement des Canadiens et des Américains, mais aussi quelques Européens. Il m'invitait à y participer et à proposer des idées. Comme j'avais carte blanche, j'ai proposé deux projets. Le premier était la réalisation du livre-CD *Les chansons du cousinage* avec l'association La Loure [paru en 2022].

Le deuxième, c'était de travailler à la mise en ligne de la collection Bouthillier-Labrie, comme un projet-pilote susceptible d'encourager la mise en ligne d'autres collections au Canada.

**R.B.** : En ce qui concerne l'Acadie, outre le fait que les Acadiens, venus de France, ont été déplacés, ont à nouveau migré, il y avait aussi le fait qu'un certain nombre d'hommes que nous avons rencontrés avaient été des migrants saisonniers. Pêcher ou cultiver un bout de terre les occupait l'été, mais l'hiver, ils allaient souvent travailler dans les grandes exploitations forestières et, là-bas, ils côtoyaient d'autres migrants saisonniers venus d'ailleurs avec qui ils partageaient des chansons et des contes. Il y a eu ainsi de grands brassages de répertoires. Yves Frenette a trouvé intéressant cet exemple de migration culturelle, venant s'ajouter à la migration démographique. Le projet l'a convaincu.

**E.G.** : Ce que nous avons fait valoir également, c'est l'idée de donner accès à tous à ce patrimoine. Il nous



■ Marie Sonier et Éva Guillorel en 2019 (photo Robert Bouthillier).



■ Toujours en 2019, Robert chez Étienne et Monette, fille d'Alvina et Onésime Brideau, avec son frère Réginald, sa fille Monette et son beau-frère Alcide. C'est l'occasion de se pencher sur les albums de photos de famille (photo Éva Guillorel).

paraissait aussi très important de restituer aux familles les enregistrements de leurs ascendants que nous avons effectués à l'époque. Cela n'avait pas été possible pendant longtemps car ces enregistrements avaient été effectués sur bandes magnétiques, donc difficiles à manipuler et recopier. Mais en 2017, les fonds sonores avaient été numérisés et il était devenu possible de les leur communiquer.

**R.B.** : Oui, et en 2018, 2019, Éva et moi sommes allés voir les familles pour leur donner des clés USB contenant les enregistrements faits à l'époque. Nous les écoutions avec eux et, pour tous, c'était beaucoup d'émotion que d'entendre la voix de parents, grands-parents décédés.

**M.B.** : *Les Archives de Folklore étaient-elles disposées à collaborer à ce projet ?*

**V.L.** : Il y avait plusieurs dimensions à prendre en compte pour les convaincre de l'accepter. Il fallait notamment respecter les droits des interprètes et de leurs ayants droit selon les lois canadiennes. La plu-

part des interprètes étaient décédés, mais nous avions des contacts dans plusieurs des familles des personnes enregistrées. Nous avons donc proposé et fait la démarche d'aller voir ces personnes contacts pour leur demander une autorisation écrite au nom de leur famille, avec la possibilité pour elles de se rétracter à tout moment. Et cette contrainte s'est avérée une bonne chose, car nous avons pu revoir ou rencontrer des personnes qui nous ont non seulement très facilement accordé cette autorisation, mais qui ont aussi totalement adhéré aux intentions du projet.

**E.G.** : C'est une contrainte qui s'est transformée en opportunité. J'ai accompagné Robert dans ses visites et c'était l'occasion de voir où en était la transmission dans les familles. Rien que pour la famille Benoit, nous avons pu enregistrer une quatrième génération de chanteurs/ses pour une même chanson ! C'est unique, je pense, dans les collections francophones. Et puis, cela a été l'occasion de récupérer des photos, de nouvelles informa-

tions biographiques, d'effectuer des recherches généalogiques dans les archives locales... Tout cela a permis d'enrichir la documentation du site.

**M.B.** : *Construire une restitution, une base de données en ligne documentée, c'est encore un autre travail...*

**V.L.** : L'avantage, c'est que nous avons recueilli et déposé méthodiquement tous nos documents aux Archives de Folklore qui, entre-temps, les avaient traités. Les enregistrements avaient été numérisés, catalogués, listés dans une feuille de calcul et partiellement transcrits. Les carnets de terrain étaient très précis. Les fonds alloués par le projet de recherche « Trois siècles de migrations francophones en Amérique du Nord » ont permis de consolider tous ces matériaux dans une base de données unique, de numériser les transcriptions disponibles et de concevoir une interface opérationnelle, d'abord dans une base de travail, puis, de là, vers un site Internet consultable en ligne.

Cette partie technique du processus de conception et de mise en ligne a été assurée par le Centre interuniversitaire d'études québécoises (le CIEQ, basé à l'Université Laval à Québec et à l'Université du Québec à Trois-Rivières), partie prenante du projet de recherche plus large. Les professionnels qui y ont œuvré ont fait un travail remarquable ! Ils ont fait en sorte que ce ne soit pas une base de données

destinée aux seuls universitaires et ont recherché une formule aussi conviviale que possible pour le grand public.

**M.B. : Un site « compagnon » est également proposé...**

**E.G. :** Oui, le but est d'avoir un espace permettant d'actualiser facilement des informations sous la forme de petits articles de blog qui donnent à voir les coulisses du projet et apportent des éléments de réflexion scientifique, artistique, sociétale. Il s'agit aussi de montrer qu'on peut aborder cette collection de toutes sortes de manières, avec des sensibilités différentes. Nous souhaitons ouvrir ce site à d'autres contributions que les nôtres, celles de chercheurs mais aussi celles d'artistes, car Robert et Vivian reçoivent beaucoup de demandes et de retours de musiciens qui réinterprètent cette matière collectée.

**M.B. : Quelle réception a reçu ce travail ?**

**V.L. :** Il est trop tôt pour pouvoir le dire mais, par exemple, j'ai pu constater lors d'une récente rencontre dédiée à notre collection, dans le cadre de l'atelier de chant traditionnel animé au Québec par notre fille Gabrielle, que les participants avaient commencé à citer leurs sources en se référant aux numéros des enregistrements tels que trouvés sur le site !

**E.G. :** Le pré-événement que nous avons organisé en août 2024 à Tracadie a été un beau succès. Il y avait des tables rondes universitaires, des projections de films d'André Gladu,

venu 50 ans plus tôt tourner des films ethnographiques en Acadie (dans la série « Le son des Français d'Amérique »), des concerts, un atelier de chant et enfin une veillée organisée par Yvette LeBouthillier, petite-fille d'Henri Sonier, avec de bons chanteurs/ses et tout son réseau. À cette occasion, une vraie symbiose s'est opérée entre le monde universitaire et la population locale qui porte ces traditions orales. Cette rencontre, elle nous tenait à cœur. Et elle semble avoir marqué bien des personnes qui y ont assisté.

**R.B. :** Cela met à plat les distinctions qu'on fait souvent entre le savoir savant et le savoir populaire. Et montre comment, sur notre planète, le savoir est porté par tout le monde.

*Propos recueillis par Caroline Le Marquer*

Le site de la collection : <https://collection-rbvul.cieq.ca>

Outre l'enquête acadienne, cette collection contient le fruit d'autres collectes au Québec, aux États-Unis et en France.

Le site compagnon : <https://autour-de-rbvul.cieq.ca>



■ Une page du site « À l'écoute des traditions orales » consacré à la collection et réalisé par le Centre interuniversitaire d'études québécoises.